

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Herausgeber: [s.n.]
Band: 10 (2003)
Heft: 1

Buchbesprechung: Regards croisés entre le Jura, la Suisse romande et le Québec [sous la dir. de Claude Hauser et al.]

Autor: Demers, Frédéric

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Sach- und Personenregister widerlegen jeden Verdacht, dem Autor sei es nur um das Erzählen einer guten Geschichte gegangen. Und dennoch: die Geschichte ist gut. Es macht Spass, dieses auch grafisch ansprechend gestaltete Buch zu lesen – nicht zuletzt, weil man das Vergnügen des Verfassers beim Bearbeiten seines Sujets aus jeder Zeile herauslesen kann. Freedman hat ein mikrohistorisches Juwel produziert, das den grossen Zusammenhängen in den kleinen Ereignissen der Geschichte nachspürt.

Heike Bock (Luzern)

**CLAUDE HAUSER,
YVAN LAMONDE (DIR.)
REGARDS CROISÉS ENTRE LE JURA,
LA SUISSE ROMANDE ET LE QUÉBEC**

SAINTE-FOY, PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL, 2002,
344 P., FS 30.–

Regards croisés entre le Jura, la Suisse romande et le Québec propose une avancée dans un territoire intellectuel encore largement en friche. L'initiative est salubre et il faut en souligner la pertinence, car il apparaît nettement à la lecture de ce livre que le champ des études sur les relations helvète-québécoises mérite d'être exploré mieux qu'il ne l'a été jusqu'ici. Dirigé conjointement par Claude Hauser (Université de Fribourg) et Yvan Lamonde (Université McGill, Montréal), l'ouvrage offre à la communauté des chercheurs les actes d'un récent colloque organisé autour de la personne et de l'œuvre d'Auguste Viatte. En une vingtaine de contributions originales, les participants cernent et évaluent l'homme et son héritage intellectuel, d'une part, et prolongent en quelque sorte sa réflexion, d'autre part.

Né à Porrentruy, dans le Jura, en 1901 et décédé en 1993, Auguste Viatte fut

professeur de littérature à New York (1926–1933), puis à Québec (1933–1949), à Nancy (1949–1952) et enfin à Zurich (1952–1968). Viatte s'efforça de plus, tout au long de son existence, d'agir en intellectuel engagé dans la vie de la Cité, multipliant les prises de position publiques et les collaborations aux revues d'idées de son temps, et participant activement pendant la guerre aux activités du Comité de la France libre de Québec. Longue et fructueuse, sa carrière professionnelle est notamment scannée par la publication d'ouvrages précurseurs, tels que l'*Histoire littéraire de l'Amérique française*, en 1954 – soit, comme le rappelle Marie-Andrée Beaudet (105), à une époque où certains, au Canada français, se demandaient encore si la littérature canadienne-française existait vraiment –, et l'*Histoire comparée des littératures francophones*, en 1980.

Dans une formule toute simple, David Tremblay résume à merveille l'impresion générale qui se dégage de la première partie de l'ouvrage: Auguste Viatte, c'est «l'homme de la francophonie» (42). Simultanément engagé dans de multiples associations francophones, Viatte croyait en effet à la nécessité de créer des lieux d'échanges concrets pour donner consistance à la francophonie mondiale en tant qu'espace culturel. A une époque où la Francophonie semble parfois se chercher une raison d'être et un rôle, ces préoccupations conservent toute leur actualité.

La perspective comparatiste privilégiée par Viatte confère également à son œuvre une pertinence actuelle. L'une de ses principales contributions dans cette voie, estime Daniel Sangsue, «a été de construire des ponts entre différentes cultures, de mettre en relation des littératures et des civilisations par-delà les frontières des nations et des langues» (66). Pour lui, complète Marie-Andrée Beaudet, «le destin, passé et futur, des littéra-

tures francophones devait être envisagé de façon conjoint et solidaire» (109).

L'œuvre de Viatte est celle d'un homme qui chercha à réhabiliter aux yeux du monde académique franco-français une littérature excentrée par rapport à Paris et trop souvent jugée marginale en raison de cet éloignement géographique. Viatte souhaitait favoriser par ses écrits l'émergence d'une littérature de langue française «plus universelle» (91) et proposa en ce sens, en 1958, une «première typologie des littératures en français» (92). Pionnier aussi bien de l'interculturalité que de l'interdisciplinarité (bien avant que ces notions ne soient vraiment conceptualisées, en fait), Viatte compte à son crédit «le seul effort réel d'écrire une histoire littéraire de la francophonie» (87). Son dernier livre, *l'Histoire comparée des littératures francophones*, constitue l'aboutissement de sa quête intellectuelle motivée par un désir d'aller au-delà des catégories usuelles de découpage du savoir. Comme le résume Daniel Sangsue, «il s'est toujours agi pour lui de dépasser les limites assignées à tel ou tel champ pour éclairer des empiètements, des recoupements que certains préjugés nous avaient empêchés de voir» (66–67).

La seconde partie de l'ouvrage s'inscrit au cœur du champ des études comparatistes. Viatte n'est plus un *objet*, mais un *prétexte*. Cinq thèmes liés à son œuvre et à sa personne – développement de la littérature francophone, catholicisme, écho et réception de Jacques Maritain et Emmanuel Mounier, question nationale et identité collective, figure et inscription sociale de l'intellectuel – sont abordés dans leurs dimensions québécoise et romande, voire jurassienne.

Pouvant ici prétendre parler au nom de tous, Daniel Maggetti affirme avec raison que la démarche comparatiste mise en œuvre n'a de sens «que si on se donne aussi les moyens de relever, par-delà

les convergences et les divergences à l'échelle macroscopique, le degré de singularité irréductible des microcosmes mis en présence. Prendre la juste mesure de celle-ci, c'est par ailleurs la meilleure manière d'évaluer, ensuite, les analogies structurelles» (163) Ainsi, pour prendre un seul exemple, celui des champs littéraires nationaux québécois et romand, la comparaison permet de faire ressortir, dans les divergences et les similitudes, selon quelles modalités ils sont l'un et l'autre «symboliquement dominés» par la France (151).

L'apport principal de cette partie est empirique, car il s'agit en premier lieu d'études de cas. La grande qualité de ces textes, pris collectivement, est de soulever des questions inédites et d'ouvrir à la réflexion future des horizons nouveaux. Les préceptes comparatistes y sont particulièrement bien appliqués, à l'exception des articles d'Yvan Cloutier et de Francis Python qui se confinent à leur «aire nationale» respective, le Québec dans le premier cas et la Suisse romande dans le second.

Comme c'est souvent le cas dans les ouvrages qui rassemblent des actes de colloques, les chapitres sont d'un intérêt inégal. A côté des stimulantes contributions de Lucia Ferretti et d'Urs Altermatt sur le catholicisme (189–221), et de Bernard Voutat et de François-Pierre Gingras sur la question nationale (257–297), plusieurs textes pâlisent et s'avèrent même de lecture parfois fastidieuse. Je pense ici tout particulièrement à la chronique biographique présentée par François Noirjean (7–30), à la description que donne Martin Lavoie de l'instrument de recherche du fonds d'archives Auguste-Viatte (35–40) et à la revue minutieuse de la bibliothèque de Viatte à laquelle se livre Benoît Girard (49–63). Comptant parmi les premiers du recueil, ces textes ne constituent peut-être pas l'entrée en



matière la plus souhaitable. Cela dit, certains d'entre eux, à la limite de l'ethnographie, sauront bien trouver leur public et lui fournir une précieuse information. C'est moins sûr en ce qui concerne le texte de la fille d'Auguste Viatte, Bernadette (77-86), qui présente une espèce de jeu de politique-fiction inventé par Viatte et auquel il s'est adonné sa vie durant. Il est assez malaisé de dire lequel, du jeu ou du texte, est le plus déroutant.

Auguste Viatte a manifestement séduit certains de ses exégètes, au point où l'on sent parfois la tentation hagiographique chez ceux qui le décrivent tour à tour comme le «dernier grand généraliste de la francophonie littéraire» (88) et un «grand 'passeur de frontières'» qui s'est intéressé «avec tant de rigueur» (101) aux littératures francophones, les observant avec «une acuité et une profondeur exceptionnelles». (111) A la lumière de ces appréciations, l'absence quasi complète de Viatte comme source de référence dans la seconde partie du livre (il passe en coup de vent dans deux textes) ne manque pas d'étonner.

Il convient, en revanche, de souligner l'heureuse idée des responsables d'inclure la transcription des échanges qui ont suivi les séances du colloque à la source du livre.

Frédéric Demers (Québec)

ERICA DEUBER ZIEGLER (DIR.)

PAIX

GENÈVE, MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE, VILLE DE GENÈVE – DÉPARTEMENT DES AFFAIRES CULTURELLES, 2001, 191 P., FS 49.–

Qu'est-ce que la paix, sinon une somme d'absences: absence de guerre, cessation des hostilités, absence de troubles. Bel hommage de la vertu au vice, de ne pouvoir que si peu exister sans lui. La lexicologie nous fournirait-elle la preuve que

la guerre est la normalité et que, tout bien considéré, la paix n'est qu'une sorte de pause permettant de reprendre le combat avec des forces renouvelées? Même le pacifisme se fait appeler «non-violence» lorsqu'il se veut actif, sans même parler des paix armées et autre guerre froide.

De paix, il en a été beaucoup question à Genève en 2001, à l'occasion des multiples manifestations commémorant le centenaire de la remise à Henry Dunant du prix Nobel de la paix. Le Musée d'ethnographie y a participé par une exposition destinée à expliquer de façon didactique ce que peut être la paix et les formes très diverses qu'elle revêt. L'ouvrage d'accompagnement, sobrement intitulé *Paix*, et placé sous la direction d'Erica Deuber Ziegler, réunit une vingtaine de contributions qui permettent au lecteur d'explorer plus avant cet immense domaine. Le livre se place donc clairement dans la perspective de la *peace research* anglo-saxonne, qui voit la paix dans le sens très large d'un équilibre global à respecter avant tout grâce à une meilleure compréhension et une gestion plus efficace des multiples conflits auxquels l'homme est confronté.

Les articles de la première partie traitent de thèmes généraux et permettent de présenter quelques éléments de base de cette approche anthropologique de la paix. Johann Galtung, qui depuis des décennies mène une intense réflexion sur le sujet, pose parfaitement la problématique en montrant combien le concept même de paix peut être compris différemment selon les contextes culturels. Mettre en harmonie des approches si variées, qui vont du principe de la «guerre juste» des chrétiens à l'*ahimsa* (non-violence) bouddhiste, en utiliser les vertus pour parvenir à une véritable culture de paix qui mette l'homme au centre des préoccupations et le responsabilise, voilà selon Galtung le vrai défi du siècle actuel.